

# Toulois, n'oubliez jamais

par Madeleine PAULIN

Toul, cité martyre ! Cette expression s'impose à notre esprit en regardant les photographies de la ville après le 24 juin 1940. C'est ce jour-là et les suivants que la vindicte allemande choisit pour anéantir le centre si agréable et animé de cette cité. De la place de la République jusqu'à l'église Saint-Gengoult, d'une maison de la rue Jeanne d'Arc au haut de la place du Marché puis de la rue Gambetta, au côté droit de la rue Michâtel, et tout le côté droit de la rue Saint-Waast comportant des édifices religieux, tout cela avait été également démoli.

Un magma de maisons détruites continuait à exhaler des volutes de fumée grisâtre, et ce, pendant des jours. Des immeubles avaient également subi un sort semblable rue Thiers. Cela avait été terrible. De plus, une épouvantable erreur (peut-être volontaire des tireurs allemands massés au Saint-Michel) avait provoqué un massacre collectif. Une vingtaine de personnes, hommes et femmes, rassemblés sur la place de la République gisaient immobiles sur le sol, tués par des obus tirés du Saint-Michel et manquant leur but. On attribua ces projectiles à des Français ayant commis une erreur de tir. Mais, en fait, on ne sut jamais quelle était la nationalité des coupables.



Près de la fontaine Curel se trouvait la partie arrière des Magasins Réunis avec une entrée, la plus grande se situant rue Thiers. A présent ce lieu n'offrait plus qu'un amas de décombres. Ce magasin comportait un sous-sol. Cela formait une importante surface de ruines dans lesquelles on pouvait discerner quelques morceaux de faïence, des vêtements chiffonnés etc. En face, se dressait la grande porte d'entrée. Des pans de murs subsistaient parmi un chaos de décombres, surplombant de leur quatre mètres ou plus, le niveau des deux mètres de débris bordant la rue. Quelquefois sur ces murs étaient suspendus des vêtements ou des casseroles accrochées à un clou attendant des aliments qui ne viendraient jamais.

A côté de ce bâtiment, avait également été détruit le petit commerce de Monsieur Bouchet, marchand de graines et plantes et même de quelques produits alimentaires. Il avait pris à son service au magasin, Mademoiselle Annie, très aimable et parfaitement renseignée sur tout le stock.

En face de l'autre côté de la rue, une très grande surface offrait aussi, un spectacle lamentable. Seuls restaient des murs et, dans la rue Thiers, intact, un énorme portail debout, datant de plusieurs siècles. Il resta sur place, assez longtemps, avant d'être transféré rue Corne-de-Cerf où nous pouvons encore le contempler.

Ailleurs, étaient accrochés une veste et un tablier, fixés à une patère ou un coin de réchaud à gaz comportant encore une casserole posée de guingois ; tous ces vestiges d'une vie familiale de personnes qui ne regagneraient jamais leur domicile. Au carrefour de la rue Docteur Chapuis et de la rue de la République se dressait le rez-de-chaussée d'un grand café resté debout, attendant également des clients qui, eux non plus, ne se représenteraient jamais.

Située en face de ce débit de boissons se dressait, avant la guerre, la magnifique épicerie Robardel, appelée encore Louis XIX. La porte d'entrée, placée en biais, ouvrait également sur la rue de la République et la rue Docteur Chapuis. L'intérieur était très attirant ; la salle était haute de plafond, avec des panneaux de glace réfléchissante et une petite bordure blanche légèrement sculptée tout autour du plafond. Le patron, monsieur Rogues s'occupait surtout des clients et madame Rogues de la caisse, toujours aimables et s'affairant également parmi les nombreux acheteurs. Plus tard, ils s'installèrent sur la place du Marché près de la Doctrine Chrétienne.

Pour compléter ce spectacle, la cathédrale, dépourvue de la moitié au moins de sa tour-est, présentait un aspect plus que pitoyable. Sa restauration ne débuta que bien des années suivantes et à présent, elle est à peine achevée, la chapelle des Evêques attendant toujours sa reconstruction.

Au milieu des ruines, un passage avait été créé pour laisser passer les piétons. Ce mur, d'environ deux mètres de haut, commençait au coin de la place de la République en face du Café du Commerce et se terminait en face du début de la rue des Magasins. Cette place se vit attribuer une quantité très importante de petits pavés de forme à peu près cubique, provenant vraisemblablement des rues de la ville. Au milieu de la place, se trouvait alors un magnifique kiosque à musique avec un soubassement en pierre pour servir à des fins de stockage de matériel, et un étage harmonieux au-dessus, entouré d'une balustrade pour abriter les musiciens. Il était à ce moment dissimulé par des murs de petits pavés. Des concerts y étaient donnés avant la guerre.

Pendant cette période d'occupation, les militaires allemands avaient réquisitionné le cinéma Pathé pour y organiser des projections de films, dans leur langue évidemment. Ces spectateurs arrivaient de la direction de la gare, débarqués, semblait-il avenue Victor Hugo, disposés en rangs serrés, peut-être par six, en hurlant des chants allemands, bien entendu. Ceci une ou deux fois par semaine.

Monsieur Biébel, le propriétaire du cinéma Pathé, avait, contre son gré, loué sa salle aux envahisseurs. Après la guerre, il fut menacé par les autorités françaises de poursuites judiciaires pour ce fait. Mais ces menaces n'entrèrent jamais en vigueur. Un drame épouvantable vint frapper sa famille. Une de ses filles, âgée d'environ cinq ans, fut renversée par une voiture, devant sa maison alors qu'elle commençait à traverser la rue et décéda aussitôt. Toutes les démarches de poursuites furent interrompues. Fermé depuis quelques décennies par manque de repeneur, le cinéma Pathé a été transformé en épicerie.

La Kommandantur s'était installée, presque en face de la Porte de Metz, dans le grand bâtiment de la rue Drouas. Toute la journée, venaient en nombre des Toulousiens faire des déclarations de pertes, de dégâts, de destruction de leurs maisons, de demandes de papiers officiels etc. Il fallait attendre pendant des heures dehors, avant d'être admis à l'intérieur, pour n'obtenir souvent aucun renseignement, aucune aide, aucun papier d'identité.

On peut se demander où logeaient tous ces gens malheureusement sinistrés à la recherche d'une aide, d'un secours quelconque et qui ne recevaient que des réponses évasives.

Le ravitaillement était très difficile, la plupart des magasins ayant été détruits au centre ville. Des distributions d'aliments étaient organisées au collège de garçons tous les matins et même les après-midi parfois. La vie, néanmoins continuait sans trop de difficultés à Toul. On s'interrogeait sur le sort de tous les habitants qui avaient été sinistrés. De nombreuses personnes avaient quitté leur domicile vers le 14 juin. Mais ceux restés à Toul, où logeaient-ils ? Plus de la moitié des maisons avaient été détruites. Et quel fut le chagrin de tous ceux revenant de leur exode quand ils virent les tas de pierrailles entassées sur ce qui était le lieu de leur vie si agréable et paisible quelque temps auparavant !

La boulangerie Pelgrin étant également sinistrée, de nombreuses personnes se rabattaient sur la place Croix-de-Fuë où se trouvait la boulangerie Doyotte. Une « queue » très serrée était visible tous les matins sur cette place. En général, lorsqu'on y parvenait, il fallait, alors, au moins deux heures d'attente avant de pouvoir pénétrer dans le magasin pour acquérir un petit pain lors de la troisième fournée. Heureusement, Madame Doyotte était toujours aimable et sa conversation rendait l'attente un peu moins longue.

Le 12 Juin 1940, des élèves de la classe du Certificat d'Etudes (prévenus seulement la veille, de son déroulement) se regroupèrent à l'école Moselly pour passer les épreuves de l'examen. Durant celle de français, l'on entendit au loin des coups de canon retentir. Le directeur de l'école, monsieur Ladouce, présent dans notre salle à ce moment, nous conseilla astucieusement de nous en inspirer, le sujet étant un événement de la guerre, mais n'ayant, bien sûr aucun rapport avec les combats de celle-ci. Les Allemands ayant, paraît-il, brûlé les copies, les résultats ne furent jamais communiqués. Un autre examen de remplacement fut proposé quelques mois plus tard.

### UNE LUEUR D'ESPOIR...

« Ici Londres. Les Français parlent aux Français. Aujourd'hui 72<sup>e</sup> jour de la lutte du peuple français pour sa libération. Baissez le son s'il y a lieu », clame la voix du speaker vibrante, assurée et persuasive. Les auditeurs s'approchent de leur poste si celui-ci est éloigné à cause d'éventuels

passants marchant dans la rue ou de voisins qu'ils soupçonnaient d'être collaborateurs. Ils l'ont situé, si possible, dans une pièce à l'arrière de leur demeure. Mais à ce moment le brouillage des informations commence sur un rythme triphasé.

Viennent ensuite les messages personnels, tous répétés deux fois et cela pendant une quinzaine de jours, dans l'espoir qu'ils seront entendus par leur destinataire. « Un ami viendra ce soir », « Melpomène se promène sur le gazon vert, elle affirme qu'il y a douze apôtres et ... ». Le brouillage couvre la fin du message « Les sanglots longs des violons de l'automne blessent mon cœur d'une langueur monotone »

Après quelques informations sur la situation supposée sur le continent concernant des délits ou actes de cruauté commis en France, vient celle-ci. « Beaucoup plus de mille avions ont quitté hier soir l'Angleterre pour se rendre sur le continent. Ils ont effectué quelques manœuvres de localisation des lieux, mais aussi des bombardements. Certains ont obligatoirement été positifs. » Effectivement, le soir précédent, pendant trois quarts d'heure environ, un vrombissement puissant, sans aucun raté, a traversé le ciel de notre région. « Bron, Bron, Bron » La sirène avait retenti Des personnes s'étaient précipitées dans les caves et les abris. A présent tout ce déplacement d'avions est accompagné de coups de canon sourds et réguliers. L'émission finie, les auditeurs se regardent, en hochant la tête d'un air dubitatif. Ces personnes, une lueur d'espoir dans les yeux, jubilent tout en restant calmes. Les autres, des « collabos » qui aiment quand même écouter ce tissu de mensonges pour se rendre compte des tromperies du speaker, sont sceptiques. « Plus de mille avions ! ». Une bonne plaisanterie ! Une centaine peut-être ! « On les aura » pensent-ils évoquant la formule « Deutschland über alles ! » Même s'ils ne savent pas très bien ce que cela signifie.

Avant l'armistice du 23 juin 1940 de terribles combats avaient eu lieu sans relâche, et ce pendant cinq jours, menés par le 227<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie rejoint par les restes de la 56<sup>e</sup> Division d'Infanterie. Le 20 juin au matin, le bombardement et les attaques reprennent et durent toute la journée ; des balles sifflent dans les remparts et balayent l'entrée de la ville à la porte Jeanne d'Arc. Le 21 juin la cathédrale brûle, le centre de la ville et le quartier des hôtels canoniaux ne sont plus qu'un gigantesque et terrifiant brasier. C'est le lendemain 22 juin vers, 9 heures du matin, que cessent les combats. L'armistice sera signé à midi.

Toul sortit de ces combats avec 520 maisons détruites. Ce sera la ville de Meurthe-et-Moselle la plus ravagée par la guerre.

### ILS ONT SUPPORTÉ VAILLAMENT L'OCCUPATION...

La vie, néanmoins, se déroulait assez calmement, car les arrestations, les emprisonnements et même des exécutions de Toulinois n'étaient pas portés à notre connaissance. Ce fut le cas pour Maître Paul Keller, notaire à Toul, résistant de la première heure, qui fut fusillé par les Allemands en 1941.

Par rapport à d'autres villes moins privilégiées, Toul avait la chance de posséder un appariteur municipal qui sillonnait les rues et les faubourgs, béret sur la tête, un tambour fixé par une bretelle devant lui, pour annoncer des communications urgentes aux administrés, d'abord Place Croix-en-Bourg près de la Fontaine Curel, puis près de la boulangerie Calabraise à l'autre extrémité de la rue Gengoult. Toutes ces prestations concernant la ville : voirie, réunions urgentes, communications diverses se terminaient inmanquablement par la formule : « Et qu'on se le dise ! » Les nouvelles étaient ainsi connues plus vite que par le journal du lendemain qui s'appelait alors, L'Echo de Nancy.

En été, nous nous rendions aux Bains, gardés, au-delà du pont de Dommartin où se trouvait un nombre assez important de cabines. La zone réservée aux baigneurs était délimitée par des rangées de fil de fer, et comportait, sur trois côtés, un ponton en bois surplombant la rivière d'une hauteur d'environ un mètre. Il était tenu par deux personnes assez folkloriques, lui, toujours coiffé d'une casquette de marin bleu marine et elle d'un béret de même couleur. Lui, s'appelait monsieur Braulotte mais on le connaissait, plus communément, sous le nom de monsieur Blanc. Elle, s'appelait Marie Forgeart, avait une démarche un peu chancelante et appelait les jeunes clients d'une voix chevrotante « Mon petit chéri » ou « Ma petite chérie » en roulant les « r » de surcroît.

Formant un contraste évident avec les autres maisons de la **rue Joly**, demeures modestes mais de bonne construction se trouve, à une courte distance du lycée de Toul en s'approchant de la rue Général Gengoult, une énorme bâtisse. Haute de trois étages et surmontée semble-t-il d'une terrasse bordée de piliers séparés les uns des autres d'une courte distance, elle s'appelait la Maison des Corporations. Un peu plus loin, sur la droite de la rue se trouvent

deux arches voisines assez hautes formant deux petits tunnels menant à des demeures particulières par un court chemin en pente. Autrefois était au-dessus la salle Sainte-Thérèse où se déroulaient des séances de catéchisme, des petits spectacles et où l'on passait des films pour enfants.

Quelques mètres plus loin, le trottoir faisait un coude et à l'arrière-plan se trouvait une très grande porte cochère donnant accès à des locaux servant peut-être de remise pour du bétail ou plus récemment servant à abriter des automobiles mais elle a été détruite il y a environ une vingtaine d'années. Elle s'appelle **rue du Pont-de-Vaux**.

Par un étroit goulet, nous parvenons à la **rue Gengoult**. A droite se trouvait le café des « Bons Enfants » et sur le trottoir de gauche celui des « Quatre Fils Aymon » en face d'une boulangerie.

En face de celle-ci habitait madame Arnould, née Claire Ledur, qui avait rendu de grands services à la Résistance pendant la guerre. A l'âge de 17 ans, elle avait favorisé des passages de courriers de résistants et permis à quelques-uns d'échapper aux ennemis en les dissimulant. Sa famille, particulièrement son frère Gaëtan, appartenait à une unité FFI qui opérait dans la région. Ses parents avaient également hébergé à Gye, en 1944, l'équipage d'un bombardier américain abattu par les Allemands.

Quelques maisons plus loin, au numéro 9, se trouve une porte qui faisait communiquer cette demeure avec la boulangerie située à peu près en face de Saint-Gengoult et qui était dirigée par madame Bohn. Elle permit à quelques résistants d'éviter une rencontre funeste avec la police ou les Allemands. Dans cette maison, pendant une vingtaine d'années, ont vécu trois religieuses soignantes de l'ordre de Saint-Charles. Depuis ce lieu elles se rendaient au domicile des personnes qu'elles soignaient.

Dans cette rue Gengoult, une vaste maison se dresse, perpendiculaire à la rue sans aucun détail extérieur. Elle a servi pendant quelques années précédant la guerre et le début de celle-ci de demeure au docteur Frédéric Rothan, chirurgien à l'hôpital de Toul et à ses deux enfants. Pianiste de talent, il passait tous ses loisirs à s'exercer sur son instrument chaque soir.

Au fond de la cour se trouvait le corps de bâtiment occupé par monsieur Robert Menoux, huissier de justice et sa famille. Il avait trois enfants : Michel, Claude et une fille Annette. Michel,

militaire, qui avait participé à la guerre et Claude médecin généraliste sont décédés prématurément. Leur père, de forte corpulence, parcourait pendant la guerre, à bicyclette, à cause du manque d'essence, les routes de Lorraine pour effectuer des visites de contrôle, des constats etc.

De l'autre côté de la fontaine Curel sur la place appelée, alors, **Croix-en-Bourg**, habitait au premier étage du numéro 19 un jeune homme, âgé d'une vingtaine d'années, avec ses parents. Son père était officier en retraite. Engagé dans la Résistance il avait effectué de nombreux actes de sabotage dans plusieurs régions. On put le voir, sans doute à genoux près de la fenêtre, sa tête étant seule visible dans une pièce de leur appartement, dépassant du rebord, et regardant dans la rue. Ce fut, sans doute, son dernier séjour à Toul, car peu après, il fut arrêté par les Allemands probablement à la suite d'une dénonciation et fusillé. Il s'appelait Jean Schott. Il était très beau, toujours aimable avec tout le monde. Un avenir de réussite et de bonheur semblait l'attendre... Demeurait également au numéro 28 dans la maison donnant sur la rue, un agent de police, père de trois enfants en bas âge. Revenant, un soir, à son domicile, il vit à proximité, une bicyclette allemande abandonnée semblait-il, dans la rue. Il s'en empara, et après l'avoir rentrée à son domicile, il la peignit en jaune et s'en servit pour effectuer son service. Tout se passa très bien. Il ne fut jamais inquiété. Il s'appelait monsieur Laporte.

Au numéro 24, demeurait un inspecteur de la S.N.C.F. depuis 1935. D'après les plans de la ville, cette maison devait être précédée d'une petite cour donnant sur la rue jusque la fin des années 1870. A présent, sa façade était tout à fait classique, la cour ayant été remplacée par un bâtiment de deux étages. Cet homme avait, à vingt ans, participé à la guerre de 1914-1918 au cours de laquelle, il avait été victime de quatorze blessures et frôlé la mort. Atteint d'une fièvre typhoïde très grave, il fut dirigé vers Béziers pour y être soigné. Mais un message fut envoyé à sa famille annonçant qu'il était mourant. Son père, originaire de Pompey, prit immédiatement le train pour se rendre dans le sud de la France. Mais la forte constitution du fils eut le dessus. Il guérit et, comme récompense il repartit immédiatement pour le front. Ayant effectué une carrière à la SNCF après la tourmente suivant ces combats, il fut à nouveau mobilisé en 1939 avec le grade de capitaine. Libéré en août 1940, après avoir été prisonnier deux mois, il reprit ses fonctions à la gare de Toul.

Les Allemands y occupaient un bureau dirigé par un certain Wolf qui était, paraît-il très sympathique. L'inspecteur, fervent patriote, ne manquait pas de signaler, mine de rien, des sabotages à réaliser autour de Toul devant des employés qu'il soupçonnait d'appartenir à la Résistance. C'est ainsi que de nombreux sabotages furent effectués à quelques kilomètres de Toul (généralement en direction de Paris) auxquels il était convié au cours de la nuit, bien sûr. Il se rendait à la gare en pleine nuit, à pied, et passait le reste de celle-ci à contempler et évaluer les dégâts, discutant avec les occupants. Par exemple, un gros déraillement eut lieu sous le tunnel de Foug le 14 juillet 1943. Ce tunnel fut d'ailleurs le lieu de très importantes destructions au cours de cette période, des sabotages se déroulant le long de toute cette voie ferrée. Parmi les sabotages signalons-en un au pont-canal de Choloy, deux au pont de Dommartin-lès-Toul et quelques autres moins importants.

Une autre fois, le contenu des wagons se révéla être, non pas des armes de guerre ou des munitions mais, à la stupéfaction des assistants présents, de superbes meubles, de magnifiques tapis, destinés à orner des intérieurs ou bureaux allemands. Une autre fois encore, on aurait cru que les Allemands allaient vraiment subir un important désagrément tellement ils semblaient inquiets. On venait de découvrir, sur les lieux d'un attentat, un étui vide de cigarettes de marque anglaise. Les militaires observaient tous les environs pour repérer d'éventuels saboteurs de nationalité anglaise. Il n'en fut rien. L'emballage avait été placé là à dessein, alors qu'il venait d'être parachuté.

Les aumôniers de l'hôpital ont pendant de nombreuses années vécu au numéro 22 de la rue Gengoult, dans une maison qui leur avait été léguée. Dans les années 30, l'aumônier de service était déjà assez âgé, grand, mince, à cheveux blancs. Les seules relations que l'on pouvait recevoir de lui se bornaient à une inclinaison de tête. C'était l'abbé Leichtman. L'abbé Moureaux, quant à lui, est venu s'installer en cette maison ancienne avec ses parents. Il portait encore la soutane, bien sûr, et un chapeau en feutre noir, à bords retroussés. Il possédait un petit loulou blanc qu'il promenait tous les soirs jusque dans les promenades des remparts ; le reste du temps il le laissait vagabonder dans le jardin situé derrière sa maison.

Le chanoine Rion, après avoir effectué plusieurs postes de direction dans d'autres paroisses, fut nommé responsable de l'église Saint-Evre à Toul. Son séjour dans cette cité fut

très long. Il affectionnait particulièrement ce lieu. D'une amabilité permanente, il savait, sans jamais élever le ton, se montrer assez sévère envers ses administrés pour les inciter à pratiquer une religion plus stricte et une relation plus ouverte avec leurs semblables. Arrivé à un âge avancé, il quitta son presbytère de la rue Gengoult pour l'hôpital Saint-Charles. Finalement, après quelques ennuis de santé, il se trouva contraint de se laisser couper une jambe. « J'ai déjà un pied dans la tombe » disait-il malicieusement à ses visiteurs.

### ENFIN LIBRES...

À partir d'octobre 1942, les armées allemandes subissent défaites sur défaites et reculent sur tous les fronts.

Pour empêcher les Allemands de progresser dans leur retrait en 1944, il fut décidé de détruire le pont de Dommartin qui enjambait la Moselle. Ce qui se produisit une nuit de juin. En attendant, un pont de bois fut réédifié sur ces lieux pour remplacer le pont que l'on avait juste terminé quinze jours auparavant (Rappelons que, détruit en 1940, sa reconstruction venait de se dérouler les quatre années précédentes). Pour le remplacer, des bateaux furent proposés aux personnes désirant se rendre à Toul. Le pont avait donc été uniquement utilisé pendant trois semaines. Après cette date, les Toulousiens respirèrent un peu et se hasardèrent dans les rues. Mais soudain, une information se répandit : « Les Allemands ont franchi le pont de Dommartin et les Trois-Petits-Ponts ». Beaucoup de personnes se hâtèrent vers leurs logis pour se mettre à l'abri et même pour préparer leurs affaires afin de fuir, bien que le pont de Dommartin ait disparu la veille. La ville ne subit aucune conséquence de ce passage supposé d'ennemis ; on ne sut jamais ce qui s'était passé vraiment.

Après le jour de la Libération, nous avons vu passer, à vive allure, devant le Cinéma Palace, quelques femmes encadrées par une douzaine d'hommes. L'une d'elles s'agitait surtout en faisant de grands gestes, vitupérant plus que les autres. Il s'agissait de collaboratrices, le crâne tondu, à qui l'on faisait faire un tour de ville. Les passants les regardaient un peu étonnés, d'autres riaient et certains avaient une expression franchement désapprobatrice de ce manque de charité.

L'hôpital Saint-Charles avait été, une nuit de septembre 1944, la cible principale de bombes qui endommagèrent l'établissement, surtout l'entrée. Le petit clocheton fut détruit de même que la porte et tout ce qui l'entourait. Ce lieu fut totalement supprimé et jamais reconstruit. Après cette date, la vie changea quelque peu pour les Français. Bien que libérés, cette période fut assez longue, huit mois pendant lesquels on pouvait également être exposé à des bombardements. Mais rien de ce genre ne se produisit.

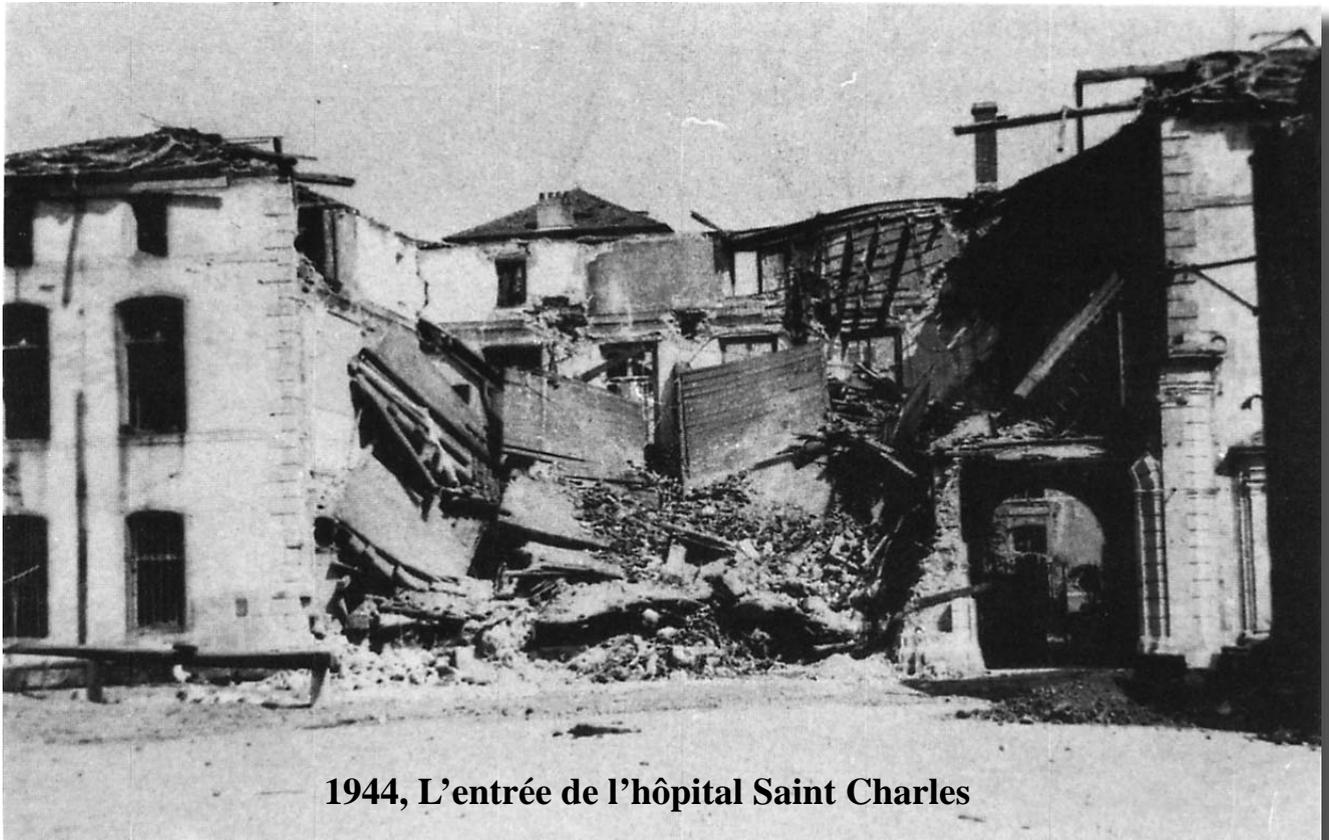
Par une chaleur torride, fin été 1944, au milieu de la journée, se présenta un détachement de soldats américains venant par la rue Thiers, rouges, suants, harassés. Des jeunes filles du quartier, pleines de pitié, se précipitèrent vers eux, munies de brocs ou seaux remplis d'eau tirée de la pompe, venant et repartant en courant pour rechercher le précieux liquide destiné à éteindre la soif de ces pauvres militaires complètement déshydratés.

L'Armistice fut annoncé le 8 mai 1945 à 15 heures par le général de Gaulle. Des délires joyeux se manifestèrent. Tous les Toulousiens, le sourire aux lèvres se congratulaient, certains même poussaient des cris. Ce soir-là, une grande partie de la population de Toul se réunit au rez-de-chaussée du Théâtre Municipal pour fêter l'événement et des danses furent organisées.

Contrairement à mon habitude, étant d'un naturel assez gai, je me sentais tout à fait triste en pensant aux millions d'individus qui avaient perdu la vie aux combats ou dans des camps de concentration, et cela pour rien. Un de mes oncles habitant dans les Vosges avait été déporté en Allemagne quelques mois auparavant. Mais il mourut d'une broncho-pneumonie, revenu dans sa ville natale, une semaine après l'arrêt des hostilités. Sans doute, ce décès n'aurait pas eu lieu s'il avait été soigné convenablement. Son frère, de deux ans plus âgé, était parvenu à se cacher dans un grenier, lors de la rafle. Il était le patron du Central Hôtel à Gérardmer. Ils n'avaient participé à aucun fait de résistance, mais on arrêtait tous les hommes de cette petite ville.



1940



1944, L'entrée de l'hôpital Saint Charles